

## LE VOYAGE EN ITALIE DE SAMUEL BRUSSELL

Samuel Brussell, né à Haïfa en 1956, est d'une nature gyrovague. Il ne voyage pas en général dans un but précis, comme pour mener une recherche ou pour s'intéresser de près à une figure historique ou à des monuments d'une période particulière, mais pour laisser le hasard lui apporter les ingrédients nécessaires et suffisants pour nourrir son expérience du monde – une expérience qui ne se limite pas à l'histoire, aux paysages, aux ruines antiques, à des figures illustres, mais embrasse des rencontres le plus souvent dues au hasard.

Ses ouvrages ne se conçoivent pas selon des clefs d'interprétation ou un canevas préétabli, sauf dans le cas de son *Alphabet triestin* paru en 2011. *Continent'Italia* n'est en rien une vision globalisante de la péninsule italienne. Mais plutôt une sorte de *filastrocca*\* idiosyncrasique qui joue non pas sur les assonances, mais sur un enchaînement d'événements imprévus, d'expressions saisies au vol, d'anecdotes révélatrices, d'images qui révèlent un sens drolatique. Que l'on soit à Milan, à Rome, à Naples, à Palerme ou dans n'importe quelle petite ville qu'il a traversée, le lecteur n'apprendra que peu de choses de leurs richesses architecturales ou artistiques. D'une certaine façon, Brussell réinvente le hasard objectif des surréalistes en des termes qui n'ont rien à voir avec la *Nadja* d'André Breton ou avec *Le Paysan de Paris* de Louis Aragon. C'est le mouvement même du périple qui lui offre ces pépites qui sont intégrées dans son récit. Celui-ci est le fruit d'une logique qui lui est propre et qui ne sert en rien à l'édification d'autrui. Il est intériorisé et n'a pas l'ombre d'une quelconque cohérence. Sous sa plume, nous faisons néanmoins

une foule de découvertes. Ce qu'il veut nous faire comprendre de l'Italie ne passe pas forcément par la sublime langue toscane de Dante, mais aussi par le langage vernaculaire, par des expressions populaires, par des phrases jetées au vent au détour d'une rue, des conversations qui donnent une autre intensité à ses pérégrinations. Des histoires s'enchevêtrent et l'on découvre un univers qui ne peut avoir d'autre réalité qu'au fil d'aventureuses promenades qui laissent la part belle à l'improvisation.

À mesure que nous progressons, en changeant sans arrêt de lieu, se définissent des cheminements permettant de percevoir dans toute sa complexité et dans toutes ses différences la somme de ces figures qui apparaissent et disparaissent tout en laissant des pistes précieuses. Picaresque en diable, cet ouvrage est un véritable *compendium* pour nous initier à des vérités qui ne se trouvent pas dans les grands récits de voyage comme ceux de Goethe ou de Stendhal ou dans des études sur les Italiens comme celles de Curzio Malaparte. Samuel Brussell propose, moins qu'un guide, une collection de clefs permettant de pénétrer en sa compagnie dans les méandres d'une culture et d'un art de vivre si loin des nôtres.

Ce qui nous paraît si décousu et tellement peu structuré pour des esprit bien faits est en réalité la manifestation d'un autre regard porté sur des contrées qui ne sont pas si proches qu'on le croit. Tout ce qu'il rapporte de ces villes qu'il traverse avec une apparente désinvolture, sans sacrifier aux rites presque religieux du Grand Tour des artistes et des poètes du temps jadis, à mille lieues d'un tourisme devenu une sorte d'invasion de masse qui détruit ce qui est authentique

et vraiment pittoresque, loin de cette conception de la culture qui fossilise tout ce qu'elle touche, s'attache au présent et à la présence de tous ces interlocuteurs, connus ou non, qui lui enseignent de nouvelles destinations et lui proposent de nouvelles découvertes à faire. C'est un vagabond qui n'erre pas sur les grands chemins, comme Charlot, en faisant des moulinets avec sa canne, mais en créant une autre manière de connaître un pays, sans suivre un seul instant les conseils d'un Baedeker de notre époque. Il s'en remet à son instinct et aussi à son intelligence et à ses profondes connaissances (qu'il n'exhibe pas).

On se délecte à passer d'une page à l'autre car on ignore où tout cela va nous mener. C'est la surprise, l'incongru, l'inespéré, la perpétuelle course en avant qui est celle d'une course intérieure ; sans aucun point commun avec la précipitation souvent superficielle de l'homme pressé qu'a été Paul Morand. On pourrait peut-être rapprocher ses intentions de celles de Claudio Magris quand il a composé *Microcosmes*, un voyage en quête des plus petits aspects d'un territoire et par conséquent des moins connus, quand ils ne sont pas complètement inconnus.

Samuel Brussell nous enchante et nous fait chausser des bottes de sept lieues pour courir avec lui sur des chemins de traverse qui révèlent la beauté cachée de l'Italie. ■

\* Comptine

Samuel Brussell, *Continent'Italia*,  
Éd. Stock, 272 p., 19,90 €.

[www.babelio.com/auteur/Samuel-Brussell/72941](http://www.babelio.com/auteur/Samuel-Brussell/72941).



### Théâtre

Aaron Zeitlin écrit dès l'âge de 11 ans, en hébreu et yidich, des pièces de théâtre, des essais philosophiques, des critiques littéraires, des poèmes. Il naît en 1898 en Biélorussie et sa famille s'installe à Varsovie, d'où il part avec son frère pour la Palestine en 1920. Au retour il traverse le Liban, la France, l'Allemagne, la Belgique, la Hongrie. Il est en 1939 à New York pour la création de sa pièce *Esterke*. Sa famille restée en Pologne disparaît dans le génocide. Aaron meurt en 1973 à New York.

En 1930 il écrit, publiée en 1931, à Varsovie, la pièce *Jacob Jacobson*, comédie pessimiste qui fait grand bruit dans les milieux culturels yidich avec son contenu, sa prédiction d'une nouvelle guerre mondiale, et le modernisme de sa pensée largement en avance sur son temps. Ce qui n'empêche pas de le taxer de conservatisme et de mysticisme. En effet, c'est une sorte de prophétie inimaginable pour l'époque, après l'enfer de 14-18.

Mais l'humour sardonique de l'auteur transparaît, à commencer par l'attribution au héros du titre de *Roi du bouton de culotte*, qui déclare d'ailleurs « le nez et le juif, c'est quasiment tout un ».

L'action se déroule à bord d'un paquebot où sont représentées toutes les variétés humaines de la société contemporaine, ses classes sociales : le *Travailleur*, le *Général*, la *Prostituée*, le *Poète*... tous souhaitent une guerre future, où ils trouveront leur intérêt. Jacob Jacobson, commerçant juif



## Jacob Jacobson

new-yorkais, ressent profondément ce que sera la fin de l'humanité. « *Je sens quelque chose comme – comment dire – comme une fin du monde* » ... ? « *et pourquoi pas ? quand Dieu s'en est allé faire le monde, n'y avait-il pas là un juif peut-être ?* » et le *Travailleur* : « *c'est ça la révolution sociale, la fin du capital. Vous allez être balayés, vous tous* » ; la *Prostituée* : « *est-ce que le monsieur veut dire que ce sera la fin des bordels, même là-bas, dans le pays où je vais ?* »

En 1930, Aaron voyait déjà clairement l'avenir d'un monde voué à disparaître ; il aborde les dérives destructrices en tous genres, l'antisémitisme, la corruption, les intérêts économiques, les guerres, dont celle qui n'opposera pas le nazisme au monde, mais l'Angleterre-capitalisme et l'URSS qui était pour lui tout sauf socialiste.

Les luttes meurtrières étaient, et l'auteur en avait la prémonition, seraient, provoquées par les haines des foules manipulées par les puissants.

Finalement Jacob assiste à la destruction totale. L'ange Sansenoi lui apprend qu'il est le dernier homme et doit

devenir le nouvel Adam, ce que Jacob refuse, présageant la répétition de l'Histoire. Cette fois la côte sera retirée à Lucy, l'ex-femme infidèle du héros, pour créer Adam. La pièce\* est un mélange de farce comique et de tragédie, où le lyrisme et le gro-

tesque créent le climat irréel du spectacle, qui est adapté et mis en scène par Tal Hever-Chybowski. Chaque comédien interprète avec talent plusieurs rôles. Sur scène évoluent douze acteurs et trois excellents musiciens – harpe, violon, piano.

Le décor minimaliste est inscrit dans la pièce, Jacob doit refaire à la fin un paradis plus kitsch, avec des éléments en kit – sous-marin, avion – sous l'éclairage, qui joue un rôle très important, de Joseph Romano.

La troupe du *Troim Teater*, dirigée par Michel Fisbein, a présenté ses spectacles, depuis des années, en France, en Autriche, au Canada, à New York, à Bruxelles, Bucarest, Stockholm, dans le cadre de différents festivals de théâtre yidich.

Tal Hever-Chybowski, chaleureux et cultivé directeur de la *Maison de la culture yiddish* depuis septembre 2014, anime avec enthousiasme ce centre où fonctionnent une bibliothèque et un atelier ouverts à tous, une école de yidich fréquentée par des personnes de tous âges et de toutes religions, intéressées par ces études. Ce centre culturel yidich parisien est le plus important d'Europe, avec un programme de conférences, de soirées littéraires, de concerts et le *Troim Teater*, lequel recrutait en interne, mais se renouvelle depuis 2016, avec un jeune metteur en scène, israélien, Oren.

La vie de la maison est bouillonnante, on fabrique des costumes, des chapeaux, des accessoires, des décors, l'endroit est accueillant avec ses étagères de livres qui tapissent les salles dans une atmosphère studieuse et gaie. ■

\* *Jacob Jacobson*, spectacle en yidich surtitré, du 13 au 16/10 à 20h30, le 17/10 à 17h. au Théâtre de l'Opprimé, 78 rue du Charolais, Paris 12°.